Jean Marigny

LE VAMPIRE DANS LA LITTÉRATURE DU XX^{e} SIÈCLE

Postface inédite



Champion Classiques
Honoré Champion
PARIS – 2026

INTRODUCTION

Bien que de création relativement récente, puisque le terme qui le désigne n'existe que depuis 1732, le vampire est en réalité le fruit d'un imaginaire qui remonte à l'aube même de l'humanité. À toutes les époques de l'Histoire, dans toutes les civilisations et sous toutes les latitudes, les hommes ont cru à l'existence d'êtres surnaturels, démons ou divinités, capables de sucer le sang des mortels, le plus ancien d'entre eux étant sans doute Lilitû, démon babylonien nocturne dont l'origine se perd dans la nuit des temps[1]. Pourtant Lilitû ne saurait être considérée comme un vampire au sens propre du terme, pas plus que les striges, lamies ou empuses de l'antiquité gréco-latine.

Ce qui distingue en effet le vampire de tous ces êtres maléfiques, c'est qu'il est avant tout, selon l'expression consacrée, un « revenant en corps », c'est-à-dire un être humain qui, après sa mort, revient hanter ses proches sous une forme tangible pour leur sucer le sang. La croyance en des morts-vivants, dont l'âme n'a pu trouver asile au purgatoire en attendant le Jugement dernier, a fait son apparition dès le XI^e^ siècle de l'ère chrétienne. On ne peut cependant parler de vampires *stricto sensu* qu'au début du XVIII^e^ siècle, car ce n'est qu'à cette époque que les trois conditions qui font d'un simple revenant un vampire sont enfin réunies : 1) Le vampire est un mort-vivant ; 2) Il suce le sang de ses victimes ; 3) Il contamine ses victimes qui deviennent à leur tour des vampires.

---

[1] Voir l'ouvrage de Jacques Bril, *Lilith ou la mère obscure*, Paris, Payot, 1981.

Le terme même qui sert à désigner cet être surnaturel n'a fait son apparition qu'en 1732, dans un rapport en latin, le *Visum et Repertum*, rédigé un an plus tôt par le chirurgien autrichien Flückinger à la demande de l'Empereur Charles IV, sur deux cas de vampirisme qui ont alimenté les conversations dans les salons littéraires et les universités d'Europe occidentale[2]. Divers traités rédigés par des ecclésiastiques de renom comme le bénédictin Dom Calmet ont tenté d'expliquer le phénomène en recourant aux Écritures, jusqu'à ce que Voltaire et les encyclopédistes dénoncent ce qu'ils considéraient comme une superstition d'un autre âge, et que le Pape Benoît XIV réfute officiellement l'existence des vampires en 1749. Le paradoxe du siècle des Lumières est donc d'avoir révélé au monde occidental l'existence des vampires et de condamner ensuite cette croyance au nom de la raison.

Le personnage est entré dans la littérature d'imagination en 1748 dans un court poème, « Le Vampire », de l'écrivain allemand Heinrich August Ossenfelder, mais ce n'est qu'à la fin du XVIII[e] siècle que les romantiques allemands en ont fait un thème majeur. Ils ont puisé leur inspiration dans les chansons de geste médiévales ou la mythologie gréco-latine, plus que dans la récente mythologie d'Europe centrale : la ballade de Bürger, *Lenore* (1773), par exemple, raconte l'histoire d'une jeune fille que son fiancé, un chevalier mort au combat, vient chercher pour l'emmener sur son destrier au royaume des morts, tandis que *La Fiancée de Corinthe* (1797) de Goethe, est inspirée d'une histoire de l'écrivain grec Phlégon de Thralles. Dans les premières années du XIX[e] siècle, les romantiques anglais représenteront volontiers le vampire sous les traits d'une femme fatale dont la séduction est mortelle. On retrouve ce

[2] Voir l'article d'Antoine Faivre, « Du vampire villageois aux discours des clercs », in *Les Vampires*, Colloque de Cerisy, Paris, Albin Michel, coll. « Les Cahiers de l'Hermétisme », 1993.

type de personnage soit dans un décor oriental, comme Oneiza, l'héroïne de *Thalaba le Destructeur* de Robert Southey (1801), soit dans un cadre antique comme le personnage éponyme de *Lamia* de Keats (1819), poème inspiré d'un récit de Philostrate, soit encore dans un cadre médiéval comme Geraldine, l'héroïne de *Christabel*, poème de Coleridge publié en 1816, ou « La Belle Dame sans Merci » de Keats (1819).

Les vampires de la poésie romantique sont en majorité des femmes. Pourtant lorsque le personnage fait sa première apparition dans la littérature en prose en 1819, c'est sous les traits d'un dandy séducteur, Lord Ruthven, imaginé par John William Polidori, secrétaire particulier et médecin de Byron, qui a ainsi caricaturé son employeur qu'il détestait[3]. La longue nouvelle de Polidori, « Le Vampire », est calquée sur un projet de roman que lui avait confié Byron et que le poète avait laissé inachevé. Publié en avril 1819 dans le *New Monthly Magazine*, « Le Vampire » a connu un énorme succès et a suscité de nombreuses imitations de la part d'écrivains connus comme Charles Nodier et Alexandre Dumas, entre autres, qui en ont adapté l'intrigue pour le théâtre. La mode du vampire s'est emparée de toute l'Europe suscitant quelques chefs-d'œuvre comme « La Morte amoureuse » de Théophile Gautier (1836), « La Famille du Vourdalak » d'Alexis Tolstoï (1847), et « Carmilla » de Joseph Sheridan Le Fanu (1872).

---

[3] Pour être plus exact, il faudrait dire que le récit de Polidori est le premier texte *significatif* en prose sur le thème du vampire. Dès 1801, en effet un écrivain allemand, Ignaz Ferdinand Arnold avait publié sous le nom de Theodor Arnold un roman intitulé *Der Vampir*, qui est, à notre connaissance, le texte le plus ancien qui ait été attesté dans ce domaine et qui précède donc la longue nouvelle de Polidori de dix-huit ans. Le roman d'Arnold, en revanche, ne semble pas avoir eu une quelconque influence sur la littérature de l'époque. Il n'a, semble-t-il, jamais été réédité et il est aujourd'hui complètement tombé dans l'oubli.